

LES RYTHMES DE LA PRIÈRE DU CHRÉTIEN

CE qui est né de l'Esprit est esprit, dit Jésus à Nicodème. Il en est de celui qui est né de l'Esprit, comme du vent qui souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va (Jn 3, 6-8).

Notre vie spirituelle, parce qu'elle est une vie dans l'Esprit Saint, reste, au plus intime de nous-même, poussée et dirigée par le Souffle de Dieu qui est libre, soudain, imprévisible. Ceux-là qui sont nés d'en haut ne sont plus esclaves ni de la nature, ni de la chair. Ils sont une création nouvelle.

Mais notre liberté chrétienne est comme suspendue entre deux nécessités : l'une qui l'enracine par le bas dans le sol de notre nature; l'autre qui l'aspire comme d'en haut, vers le Royaume des cieux.

C'est d'abord dans une humanité née selon la chair que nous recevons l'homme nouveau, né selon l'Esprit. De même que nul ne renaît selon l'Esprit sinon par l'eau, nul ne vit dans l'Esprit s'il ne vit aussi dans le monde.

Notre vie la plus spirituelle, durant son existence terrestre, trouve dans la nature même comme le sein maternel où doit être reçu le germe de la vie d'en haut, et l'histoire humaine nous apparaît comme le temps de sa mystérieuse gestation. En chacun de nous, la respiration de la vie de Dieu vient comme épouser les rythmes de notre existence terrestre.

Nous le constatons en particulier dans la prière, expression privilégiée de la vie spirituelle, et, plus spécialement encore, dans la prière liturgique. En raison de sa nature

objective et sociale, la liturgie a comme inscrit dans ses rites les lignes des mouvements vitaux qu'elle enregistre et ordonne.

On y suit les rythmes cosmiques du jour et de la nuit, des mois et des saisons; on y sanctifie les rythmes biologiques de la naissance et de la mort, de la veille et du sommeil, du travail et du repos; on y prend conscience de rythmes réfléchis comme sont la méditation de la Parole, la contemplation du mystère ou l'action rituelle; on y célèbre les rythmes sociaux que constituent les fêtes, mémoriaux des grands événements de l'histoire du salut, ou ceux qu'engendrent les événements de l'humanité : persécutions ou fastes de l'Église, fléaux ou victoires des peuples, deuils ou joie des communautés et des familles.

La prière liturgique, qui manifeste l'enracinement de la vie d'en haut dans notre nécessaire condition humaine, est encore celle qui fait déboucher notre vie spirituelle dans l'ordre supérieur des nécessités divines. En effet, tout en nous ouvrant le libre accès près du Père, la grâce pascale du Christ nous engage à entrer dans l'humanité du peuple où Dieu a établi sa demeure, tout comme l'Esprit de Pentecôte suscitait entre les premiers chrétiens la communauté de vie et l'unanimité dans la prière.

La prière du chrétien nous apparaît donc comme une vie, à la fois humaine et divine, dont l'Église en prière est le milieu vital. Pour juger de la vitalité de cette prière, de sa santé et de son équilibre, nous sommes tout naturellement conduits à confronter nos formes de prières aux siennes et nos rythmes à ses rythmes.

Afin de traiter ce sujet vaste, mouvant et multiforme, nous l'aborderons en nous aidant de quatre analogies qui se rencontrent entre l'être vivant naturel et notre vie surnaturelle dans l'Esprit.

Observant en premier lieu que tout être vivant évolué possède un organisme complexe, nous nous demanderons d'abord si notre prière revêt cette variété de formes que l'Église, pédagogue et mère, nous propose.

La richesse dans l'expression toutefois n'est pas un but. De même que la vie est principe d'unité des éléments qu'elle intègre et s'assimile, nous devons examiner en second lieu si toutes les manifestations de notre vie de

prière sont correctement ordonnées à l'unique mystère de la foi, le Christ ressuscité.

Passant ensuite de l'harmonie des formes à leur mouvement, — et donc, précisément, à leur rythme, — nous constaterons que notre vie de prière, engagée dans une histoire sainte, se présente comme toute vie, avec des temps forts et des temps faibles, avec de grands et de petits rythmes qu'il convient de respecter.

Enfin pour se maintenir dans un constant équilibre, notre vie de prière doit chercher et trouver les justes cadences selon lesquelles elle pourra mieux fructifier en charité.

On le voit, le mot de rythme que comporte le titre de cette conférence doit s'entendre au sens le plus large, comme d'une musique qui est en même temps harmonie et mouvement sonore. Mais lorsqu'on écoute la symphonie dite « héroïque », le titre importe moins que la musique de Beethoven. Heureux êtes-vous, si, au-delà de très pauvres mots, vous pouvez ici percevoir un écho du chant de l'Épouse, l'Église notre Mère.

I. — LA PRIÈRE DU CHRÉTIEN REVÊT DES FORMES VARIÉES

Il semble que, de tous les moyens par lesquels peut s'exprimer notre prière, il en est dont nous faisons peu de cas, comme s'ils étaient inutiles à notre vie spirituelle, ou même, comme s'il était plus parfait de s'en passer. C'est une tentation permanente que de confondre la simplification qui unifie le réel multiple et celle qui l'appauvrit. Il y a toujours eu des esprits qui ont rêvé du « moyen court et facile » d'arriver à l'union à Dieu, qui ont prôné la méthode unique de prière, soit la seule « prière de Jésus¹ », soit la seule oraison de quiétude, soit la seule prière officielle de la liturgie. L'Église ne les a jamais suivis. Elle n'a cessé d'accueillir dans son culte des formes de prière nombreuses et variées. Mais qu'avons-nous gardé de ce riche patrimoine ? L'expression de notre prière n'est-elle pas uniformisée à l'excès, à l'image de notre siècle industrialisé,

1. La répétition incessante des mots : « Jésus, Fils de David, aie pitié de moi. »

où le travail est planifié et dont les produits sont standardisés? L'exemple du paysan qui se rend tantôt dans un champ et tantôt dans un autre, qui a labouré hier, sème aujourd'hui et demain moissonnera, n'est plus parlant pour tout le monde. L'homme d'aujourd'hui est plus souvent un ouvrier qui, chaque matin, à la même heure, prend le même train, se rend au même lieu, pour faire les mêmes gestes et produire les mêmes objets de série, tous rigoureusement semblables.

La vie de prière du chrétien n'a-t-elle pas subi une évolution analogue? Comparons d'abord les formes publiques du culte que l'on rencontre dans la tradition liturgique avec celles dont nous usons communément aujourd'hui. Au cours des siècles de la vie de l'Église, on voit les fidèles prendre le chemin de l'église, ou se réunir en assemblée, non seulement pour participer à l'eucharistie dominicale, mais pour de nombreuses autres occasions. Aux premiers siècles, on se rassemble fréquemment pour écouter la Parole de Dieu, que l'évêque ou un prêtre explique aux fidèles, soit au début du jour, soit au cours de veillées nocturnes. Après la réforme de Trente, on se rend aux catéchismes publics le dimanche après-midi et les jours de fête; puis, durant le Carême ou les missions, aux sermons. En tous temps, on s'est réuni pour la prière commune. Dans l'antiquité, par exemple, un office du soir, appelé Lucernaire, réunissait la communauté pour la psalmodie et la prière. Aux anniversaires des martyrs, on passait une partie de la nuit en lectures, chants et prières. A partir de l'époque moderne, se multiplient les dévotions publiques, mois, neuvaines ou triduums, mais aussi les vêpres du dimanche et la bénédiction du Saint Sacrement. Dans les temps de calamités, le peuple se rassemblait encore pour des prières spéciales de supplication comme il en fut à l'origine des litanies majeures et des Rogations, et bien des pardons et pèlerinages locaux. Les grands événements de la vie d'un pays, d'une ville, d'une profession furent encore sanctifiés par des prières adaptées, par les innombrables bénédictions des personnes et des choses, par des processions de lustration ou de commémoration. A chaque situation chrétienne a correspondu un geste de foi qui l'insérait dans la vie de l'Église. Ainsi naquirent des usages chrétiens qui, prolong-

geant les sacrements, sanctifiaient la naissance, le mariage et la mort.

De ces manifestations qui ont exprimé et nourri la vie spirituelle, que reste-t-il aux fidèles d'aujourd'hui ? Pour la plupart d'entre eux, le culte public est réduit à la messe du dimanche et à quelques sacrements. Sans doute la messe est-elle le sommet incomparable de la prière chrétienne et la seule forme publique de prière que l'Église rende obligatoire. Mais la messe, en raison de sa richesse même, est un sommaire de vie spirituelle. Elle exprime sans doute en raccourci toute l'existence chrétienne. Mais en même temps qu'elle la sanctifie et l'alimente, elle suppose la vie baptismale. Nul ne peut participer au sacrement de la mort et de la résurrection du Christ sans remettre en question toute sa vie et sans la vérifier d'après les exigences de l'Évangile. C'est ce que veut assurer la liturgie de la Parole de Dieu, qui, durant la première partie de la messe, précède la liturgie eucharistique.

Mais cette partie évangélique de la liturgie suffit-elle au chrétien d'aujourd'hui, qui doit confronter durement et quotidiennement sa vie personnelle, familiale, professionnelle, sociale, avec un monde devenu souvent étranger ou contraire à l'Évangile ? Le petit passage qu'il aura entendu ou lu, même s'il est brièvement expliqué dans le sermon, suffira-t-il à éclairer sa foi ? Que lui dira un extrait d'une lettre de saint Paul dont il ne connaît même pas le contexte ? Et les deux versets du graduel, extraits d'un psaume qu'il ignore ? Sans doute, nous pouvons souhaiter grandement que l'Écriture sainte soit lue plus abondamment et mieux expliquée dans la liturgie dominicale. Mais pourquoi les fidèles d'aujourd'hui, par exemple dans les villes, ne peuvent-ils entendre, comme ceux des premiers siècles, les évangiles, les épîtres de saint Paul et les psaumes lus à la suite et largement expliqués au cours d'assemblées liturgiques ? Trop de chrétiens, même quand ils sont fidèles à la messe dominicale, ont faim, parfois sans le savoir, de la Parole de Dieu, et leur vie de foi s'étiole parce que leur manque ce pain de vie.

La messe, d'autre part, contient la prière efficace du Souverain Prêtre et la louange parfaite du Christ ressuscité à son Père. Mais en même temps qu'elle fait aboutir la sup-

plication et l'action de grâce, l'eucharistie les inaugure pour qu'elles emplissent toute notre vie. Si le fidèle, comme il serait normal, désire prolonger cette prière et cette louange, non seulement en privé, mais dans l'assemblée de ses frères croyants, comment le fera-t-il? S'il n'a pas la possibilité ou la capacité de se joindre aux Heures canoniales d'un monastère, s'il n'a pas le goût de suivre les exercices de dévotion d'un mois de Marie ou d'une neuvaine à saint Joseph — d'ailleurs disparus dans de nombreuses paroisses — où trouvera-t-il une expression de la prière commune de l'Église à laquelle il puisse participer, pour terminer une journée de travail, pour sanctifier plus pleinement un dimanche ou un jour de fête?

La célébration des grands événements de la vie chrétienne appellerait des constatations semblables. Quel abîme, par exemple, entre le baptême, préparé durant des semaines par l'instruction et les rites successifs du catéchuménat, puis célébré durant la nuit pascale devant toute la communauté chrétienne, et la cérémonie condensée en vingt minutes, que l'on administre presque privément dans une maternité ou au fond d'une église vide! La grâce de la renaissance est acquise; mais comme l'entrée dans l'Église de Dieu y est mal signifiée, et quel maigre départ pour une vie qui devra rendre tout entière témoignage à la mort et la résurrection en Jésus-Christ!

A l'appauvrissement des formes publiques de la prière chrétienne s'ajoute d'ailleurs celui des formes personnelles de la prière. Combien de chrétiens ne savent, pour prier, que se mettre à genoux, joindre les mains, et réciter le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*, ou, au mieux, tenter de concentrer leur esprit sur quelques pensées religieuses, ce qui leur semble souvent difficile et de peu d'efficacité pour leur vie quotidienne. Comment s'étonner alors que la liturgie, avec la multiplication de ses gestes, rites et formules, leur semble compliquée, étrange et extérieure? Gonnaît-il toutes les ressources de la prière, celui qui, dans sa prière secrète, ne s'est jamais prosterné pour adorer; celui qui n'a jamais, par son attitude, manifesté que Dieu étant tout et lui-même n'étant rien, il doit s'anéantir devant lui? Celui qui n'a pas fléchi le genou devant le Père, puis devant le Fils, puis devant le Saint-Esprit? Celui qui n'a pas levé vers le ciel,

comme fait le célébrant, les paumes de ses mains dans l'attitude du pauvre qui attend tout du Père des cieux, et celle du croyant qui confesse, dans l'action de grâce, ce Dieu de qui découle tout bien ? Connaît-il les sources de la prière, celui qui n'a jamais cherché dans tel verset de psaume, mystérieusement inspiré, le juste mouvement de la demande ou de la louange, la formulation pure des désirs ou des répulsions les plus humaines et les plus sacrées de l'homme devant Dieu ? Que sait-il de la science de la prière, celui qui n'a pas répété, comme en litanie ou en psalmodie, sur le rythme des mots et du souffle humain, quelques cris brûlants ou savoureux ; qui n'a pas chanté de toute sa voix et de toute son âme l'alléluia de la délivrance pascale ? Si l'Esprit de Dieu avait pris corps en nous, ses gémissements ineffables et ses actions de grâces imprégneraient tous nos sens et tous nos membres, et nous ne resterions pas comme des brutes devant Dieu, ni comme des étrangers dans la liturgie. Combien condamnent certaines formes jugées surannées de notre humaine et divine liturgie, qui devraient d'abord se jauger eux-mêmes et mesurer l'atrophie de leur humanité spirituelle !

« Seigneur, apprends-nous à prier », dirons-nous avec les Apôtres. Mais l'Église est là, maîtresse de prière, vieille pédagogue qui a formé durant des siècles des générations d'orants. Laissons-nous faire. Elle met nos pieds sur le chemin de l'autel où nous recevrons le corps du Christ. Elle courbe nos corps et ploie nos genoux pour l'adoration, elle nous relève pour l'action de grâce eucharistique et nous tient debout dans le Christ ressuscité. Elle ouvre nos oreilles à la Parole de Dieu. Elle met dans notre bouche les mots de sa prière et donne son chant à notre voix. Lors d'un silencieux regard, elle illumine notre foi. Dans la communauté des croyants, elle fait circuler la charité fraternelle.

Celui qui aura appris de l'Église comment prier saura qu'il peut prier en tout lieu, en tous temps, de toute manière, parce que tout peut devenir pour lui occasion et expression de prière. Loin de l'encombrer, la richesse des formes de prière qu'il aura apprises lui laissera une liberté souveraine.

Quand on est dans le bruit ou mêlé à la foule, lorsqu'on est malade ou diminué, il y a toujours à découvrir dans

notre corps et dans notre mémoire quelque prise où brancher le courant de la prière; mais il faut les avoir explorées toutes pour recourir à celle-là qui reste peut-être la seule possible. C'est encore l'expérience riche et variée des diverses expressions de la prière qui nous permettra dans la liturgie, à chaque instant du déroulement d'un office, de concentrer toute notre foi, notre espérance et notre charité dans ce geste, cette parole, ce chant que la liturgie nous propose à l'instant où nous sommes. Si la liturgie, qui déborde des richesses du Christ et de l'Église, nous laisse sur notre faim, c'est donc que nous n'avons ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre! Enfin, lors de mon oraison secrète, quand j'ai fermé la porte de ma chambre, quelle aisance spirituelle sera la mienne si je puis toujours élire la forme de prière vers laquelle m'incline la motion intérieure de l'Esprit pour que la grâce pénètre plus librement et plus savoureusement. Afin que croisse en moi, jusqu'à la plénitude, le Christ ressuscité, c'est tout un organisme nouveau qui doit se constituer. Pour ce faire, non seulement il me faut prêter à l'Esprit Saint tous mes membres, tous mes sens, toutes mes facultés, mais il me faut encore revêtir toute l'humanité de l'Église, l'Épouse du Seigneur, telle que sa liturgie me la présente.

II. — LES DIVERSES FORMES DE LA PRIÈRE SONT ORDONNÉES A L'UNIQUE MYSTÈRE

Si elle est vivante, la prière du chrétien revêtira des formes riches et variées. Mais pour être harmonieuse, cette variété doit être tout entière ordonnée selon un principe unique.

C'est le propre de la vie que d'unifier toutes les parties d'un individu, et que d'ordonner les multiples opérations d'un organisme au profit de son équilibre et de sa croissance.

Il en va de même de la vie spirituelle et spécialement de la prière. Elle s'exprime nécessairement en exercices spirituels; elle use de signes sensibles. Mais l'exercice spirituel ou le rite liturgique ne sont que moyens pour que Dieu se communique à nous et que notre foi rejoigne le mystère.

De même que l'homme ne vit pas pour manger, mais qu'il mange pour vivre, de même le chrétien n'a pas pour fin de participer à la liturgie ou de faire des prières, mais ce faisant, de s'assimiler la vie divine.

Il faudra user des signes de la prière en nous souvenant qu'ils sont indispensables mais transitoires, nécessaires mais non essentiels.

Tous les maîtres de l'oraison enseignent qu'il ne faut user des mots ou du discours, de l'imagination ou de la mémoire qu'autant qu'il est nécessaire pour éveiller l'âme à Dieu et pour soutenir l'exercice des vertus théologiques. Car se n'est pas l'abondance des paroles qui rassasie l'âme, mais de goûter intérieurement les choses, et ce n'est pas la quantité des exercices spirituels accomplis qui sanctifie l'homme, mais le sacrifice du cœur.

Peut-être n'a-t-on pas assez mis en lumière que la prière liturgique n'échappe pas à cette loi générale. Sans doute, les rites fixés par l'Église ne sont point susceptibles d'être amplifiés ou abrégés au gré des individus; et, pour cette raison, le principe d'économie des signes s'y vérifie d'une autre manière que dans l'oraison privée. Mais il reste vrai que la valeur d'une célébration liturgique se juge moins à l'abondance et à la richesse des rites qu'elle met en œuvre, qu'à la transparence du mystère qu'ils ont pour fin de signifier et de communiquer.

Parmi les nombreuses et importantes conséquences qui découlent de cette observation, nous en retiendrons seulement deux.

La transparence et la communicabilité du mystère exigent d'abord qu'il existe dans la célébration une juste hiérarchie entre les rites et que les cérémonies accessoires ne voilent point les réalités essentielles.

Ainsi la première partie de la messe a essentiellement pour but d'actualiser dans la communauté rassemblée un mystère d'évangélisation et de prière commune. Dieu vient d'abord vers son peuple dans sa Parole de salut; puis le peuple sauvé lui répond en confessant sa foi et en priant pour l'Église. Ce grand mouvement nous saisit, par exemple, un jour de vendredi saint, où après avoir écouté le récit de la Passion, nous faisons monter vers Dieu les grandes oraisons catholiques. En est-il ainsi à chaque messe à la-

quelle nous prenons part ? Dans une messe solennelle, il peut se dérouler trois quarts d'heure depuis l'introït jusqu'à la fin du Credo, cependant que la majeure partie du peuple présent n'aura entendu la Parole de Dieu que durant les deux minutes de la lecture de l'évangile en français; n'aura connu d'autre prière immédiatement accessible à tous que la monition de la collecte, si même elle est faite. Le reste aura pu constituer une évangélisation et une prière diffuses d'une valeur non négligeable. Mais l'accessoire ne risque-t-il pas de submerger l'essentiel si le chant de l'introït et du Credo occupent plus de place que les lectures d'Écriture sainte et la prédication; si l'intérêt se porte plus sur les neumes du graduel que sur le texte du psaume; si la chorégraphie du sanctuaire semble préoccuper les ministres plus que la supplication du Kyrie ou la demande de la collecte.

La partie eucharistique de la messe elle-même n'est pas à l'abri de ces brouillards. Il m'est arrivé de demander à deux étudiants, fort férus de cérémonies liturgiques, quelles étaient, après la consécration, les grands axes du canon de la messe. Aucun n'a pu me répondre que la grande prière eucharistique, sommet de la liturgie chrétienne, revêtait la forme d'une action de grâces fondée avant tout sur le rappel de la passion et de la résurrection du Seigneur auxquelles le mystère de l'autel nous fait participer. Certes, ils n'entendent plus directement cette prière publique comme cela fut jadis pour les fidèles; mais il ne leur avait donc pas suffi d'en lire la traduction dans leur missel pour en saisir l'essence ? Pour d'autres, la réponse à l'*Orate fratres* n'apparaît-elle pas plus importante que l'*Amen* qui conclut le canon; et le Lavabo de l'offertoire n'a-t-il pas reçu plus de commentaires que le geste de la fraction, imité du Seigneur lui-même ?

Il n'est pas indifférent pour la vie spirituelle que celle-ci soit abreuvée à la source même des grands mystères ou par des canaux secondaires et dérivés. A notre époque surtout, où l'irrigation latente de la vie de foi, qui alimentait naguère toute une civilisation chrétienne, s'est souvent tarie ou vidée de sa substance, il est nécessaire d'ouvrir les grandes fontaines de la liturgie pour que, aux courts moments où nous pouvons y boire, les eaux de l'Esprit qui

coulent du côté du Christ nous sauvent de la sécheresse mortelle du monde où nous vivons.

Non seulement nous devons rechercher les sources les plus pures et les plus abondantes de la Parole de Dieu et des sacrements, mais il faut encore prendre garde que les canaux des formules et des rites fassent parvenir la grâce jusqu'à ceux qui en ont soif. *Sacramenta propter homines*, dit le vieil adage, c'est-à-dire : c'est au bénéfice des hommes que les réalités invisibles empruntent le canal des signes visibles. Pour que toute la célébration soit harmonieusement ordonnée au mystère, il doit exister un accord intime entre le style de la célébration et la vie spirituelle de ceux qui la célèbrent — pour autant que l'Église souhaite et permet cette harmonisation. Quelques exemples nous suffiront pour faire sentir l'importance de ce principe dans l'acte de la prière liturgique.

Que les catholiques de l'âge baroque aient aimé exprimer leur culte au Roi des rois par la splendeur des ors et des marbres, la pompe des cérémonies grandioses ou la somptuosité des orchestres, qu'ils aient vu là un signe de la grandeur de l'Église et que ce soit encore pour nous un signe de la vitalité de leur foi, on le comprend. Qu'un homme du 20^e siècle, ivre de bruit, saoulé de publicité, écoeuré par le règne de l'argent, cherche, dans une église receuillie et pauvre, des rites plutôt austères et dépouillés, parce qu'il y sent davantage l'esprit de l'évangile, on doit aussi l'admettre. En matière de spectacle, de musique ou d'art, notre civilisation offre aujourd'hui plus d'attrait que la plus belle des liturgies. Aussi bien celle-ci n'a-t-elle nullement pour but de rivaliser en ces domaines avec la culture contemporaine, mais de nous préparer, par les signes sacrés les plus convenables, à accueillir le Seigneur. Ne nous étonnons pas trop si, par exemple, des jeunes aujourd'hui goûtent peu les vestiges du cérémonial de cour romano-germanique qui demeurent dans notre liturgie pontificale, ou si nous-même désirerions parfois plus de simplicité dans certains offices.

La solennité dont l'Église entoure ses rites a pour fin d'aider la prière de ses enfants, dans la mesure où la sainteté des mystères est, par là, mieux manifestée. Il importe donc de rechercher, dans nos assemblées liturgiques, le

style de célébration qui rend plus transparentes et plus communicables les réalités invisibles des mystères, en évitant tout ce qui enlise et captive les sens, tout ce qui obscurcit ou distrait l'esprit, en un mot tout ce qui gêne la rencontre du Seigneur dans la foi. La liturgie est une fête. Mais c'est d'abord de l'intérieur que l'Église anime ses festivités et non par une excitation venue de l'extérieur. La plus belle liturgie n'est pas celle qui met en œuvre le plus grand nombre possible de rites mais celle où les signes du mystère chrétien obtiennent pour les croyants la signification la plus éclatante des réalités invisibles.

III. — LA PRIÈRE DU CHRÉTIEN A DES TEMPS FORTS ET DES TEMPS FAIBLES

Il faut toujours prier et ne jamais cesser, dit le Seigneur. Mais nous savons que si notre cœur doit rester vigilant, nous ne pouvons nous livrer sans cesse à l'exercice de la prière. D'autres occupations nous appellent. Même les contemplatifs qui consacrent toute leur vie à la prière doivent prendre du repos et se livrer accessoirement à des tâches temporelles. Rien en cela que de conforme à la nature des choses. Une machine peut tourner selon un mouvement uniforme et sans interruption jusqu'à usure complète. La vie, au contraire, ne progresse que selon des rythmes. Tantôt elle se recueille et concentre ses forces, tantôt elle se déploie et se répand. Le vivant n'est pas moins vivant quand il dort que quand il veille, quand il travaille que quand il refait ses forces. Ce serait illusion ou orgueil que de prétendre échapper à ces rythmes. Même dans l'ordre intellectuel, l'intelligence ne peut appréhender ou saisir d'un coup tout le réel intelligible; l'esprit humain procède par mode de discours, éclairant successivement les divers aspects de la vérité une, passant de la synthèse à l'analyse et vice versa.

Mais ce que nul ne conteste dans l'ordre naturel s'applique-t-il à la vie spirituelle? De même que notre intelligence n'est pas enchaînée aux rythmes cosmiques, et que notre volonté n'est pas soumise au déterminisme, la grâce peut bousculer la nature et la conversion du cœur peut advenir

en tous temps! Certes. Mais ce don gratuit doit fructifier dans une vie temporelle que la grâce même veut pour canal et pour signe visible des réalités invisibles. Dieu est toujours aussi proche de nous, mais nous, nous ne sommes pas toujours également capables de l'approcher. Il en va un peu des réalités de la foi comme de notre passé qui sommeille tout entier dans notre mémoire, mais dont nous ne pouvons nous souvenir que par instants et par bribes, suivant les associations conscientes ou inconscientes du moment présent.

L'Église a donc, dans sa sagesse, établi des temps pour réveiller notre mémoire, exciter l'attention de notre foi et la ferveur de notre charité. Elle propose à notre vie spirituelle des rythmes tantôt plus lents, tantôt plus rapides, qui se chevauchent et se renforcent et qui scandent nos jours et nos années de temps forts et de temps faibles.

Bien plus, par le salut nous entrons dans une histoire qui n'est plus la résultante du devenir naturel de l'humanité, mais qui s'inaugure d'en haut et qui s'accomplit dans le Christ. Par le baptême, nous entrons dans une durée nouvelle qui n'est pas seulement notre vie éternelle personnelle, mais l'acheminement vers le Père, à travers la Pâque du Seigneur, de toute l'humanité rachetée. Au-delà donc des cycles de la nature auxquels est soumis notre corps, au-delà des révolutions sociales dont nous sommes partie prenante, nous sommes entrés dans le grand devenir de l'Église qui, de la résurrection du Christ, nous conduit de pâque en pâque jusqu'à la parousie.

Tous ces rythmes tissent notre vie spirituelle et viennent scander notre prière. Tous ces rythmes, l'Église les a intégrés dans sa liturgie qui, à chaque instant, nous en marque les temps et les moments. L'histoire sainte progresse invisiblement dans le secret des âmes qui se convertissent ou grandissent en charité; elle s'inscrit individuellement dans l'existence de chacun de nous; mais si l'on considère l'Église tout entière, surtout après l'extension missionnaire de l'évangile, c'est aux dates et aux heures de ses célébrations publiques que l'on mesure le temps de Dieu sanctifiant le monde.

Avant de voir comment chacun de nous devra harmoniser les rythmes de sa prière individuelle avec les rythmes de

l'Esprit animant le peuple de Dieu tout entier, considérons quelques instants les temps et les heures que l'Église a réglés dans sa liturgie.

Le premier rythme dans lequel nous fait entrer la vie de l'Église n'est point emprunté à la nature, mais fut révélé par Dieu à l'homme et consacré par la résurrection du Seigneur. C'est le rythme de la semaine. Dieu, dans l'Ancienne Alliance, avait sanctifié et mis à part le jour du sabbat, en souvenir de la création et en annonce du royaume à venir. Dans la Nouvelle Alliance, le cycle septénaire n'est point aboli, mais accompli. Ce n'est plus le sabbat, le septième jour, mais le dimanche, premier jour de la semaine et symbole d'une ère nouvelle, qui sera le jour de Dieu, le mémorial de la résurrection et la figure de la vie céleste. Notre civilisation occidentale chrétienne a intégré le dimanche dans sa vie sociale. Mais en se laïcisant, elle tend à le vider de son mystère. Le dimanche est-il, pour un fils de l'Église, le rappel efficace de l'histoire sainte qui le rapproche du retour du Christ? Pour beaucoup de chrétiens, soit par contrainte, soit par négligence, ce jour n'est plus le jour du Seigneur. Je ne parle pas seulement de ceux qui se privent de l'eucharistie, ni de ceux qui sont obligés de travailler ce jour-là comme un quelconque jour de la semaine, mais des fidèles trop nombreux pour lesquels le dimanche n'est en rien un jour de récréation spirituelle, qui s'acquittent de l'assistance à la messe comme d'une obligation formelle, et qui, après cet intermède religieux, retrouvent leur vie de tous les jours, moins les affaires, le bureau ou l'usine. Le dimanche est-il encore le jour du Seigneur pour ces personnes pieuses, voire ces religieuses ou ces prêtres pour lesquels ce jour, du point de vue de la prière, est un jour rigoureusement semblable aux autres, avec la même messe sans caractère spécial, avec les mêmes prières quotidiennes et les mêmes occupations? Ils négligent en cela une structure fondamentale de leur vie de prière et laissent se perdre une grâce précieuse. Notre monde d'efficacité et de rendement n'a-t-il pas plus besoin que tout autre de la brisure qui laisse pénétrer la grâce, de cet arrêt qui nous rappelle que seul est nécessaire l'avènement du Royaume de Dieu, et que l'amour n'est vrai que s'il est gratuit. Autant l'antique conception du repos dominical

défini par la simple abstention d'œuvres serviles peut être utilement révisée, autant la sanctification du dimanche doit être aujourd'hui vigoureusement réaffirmée comme un élément fondamental de la vie liturgique et de la spiritualité chrétienne. Pour un chrétien, le dimanche est, par excellence, le jour de la prière, parce qu'il est le jour de la résurrection.

Après le rythme pascal des sept jours, un autre rythme plus large, pascal lui aussi, s'impose au fidèle de l'Église : le cycle annuel, dont le centre est la passion et la résurrection du Seigneur. Même si la première pâque, après la sortie d'Égypte du peuple hébreu, s'est greffée sur une fête printanière des prémices, ses origines naturistes ont été absorbées dans l'événement historique du salut que constituait la délivrance prophétique de l'Exode; célébrée comme un mémorial du passé et une annonce de l'avenir durant l'Ancien Testament, la Pâque des Juifs est accomplie une fois pour toutes, et pour tous, dans la mort et la résurrection du véritable Agneau pascal, Jésus-Christ; c'est ce même mystère que nous célébrons en plénitude, chaque année, durant la nuit pascale qui contient toute l'œuvre de notre rédemption. En cette nuit-là, tout croyant qui participe consciemment et activement aux rites baptismaux ou eucharistiques, peut mourir et renaître mystiquement avec le Seigneur; en cette nuit-là, il est investi par la plénitude des grâces dont l'Église est dépositaire.

Mais comment assimiler en une nuit toute la richesse de ce mystère? Nous le savons par notre propre expérience : nous sommes presque déçus, en ces heures décisives, d'avoir pu prier si peu. Aussi bien l'Église a-t-elle senti le besoin de réfracter cette trop blanche lumière par un prisme, l'année liturgique, qui en détaille les couleurs afin que de semaine en semaine nous puissions nous en éclairer. Depuis Pâques, la symphonie du Verbe ressuscité est achevée et complète, mais pour que nous puissions l'entendre, y prendre le ton de Dieu et nous accorder à chacune de ses parties, elle doit s'étaler pour nous dans le temps comme l'exécution d'une œuvre musicale. Pendant quarante jours, le Carême et la semaine sainte nous font entendre le thème de la conversion et de la pénitence pour nous préparer à mourir en Jésus. Sur la lancée de la renaissance baptismale, la

cinquantaine pascal fait résonner les accents de la vie nouvelle dans l'Esprit, jusqu'à l'achèvement céleste de l'Ascension qui clôt dans l'accord parfait de la Trinité le cantique pascal du Seigneur Jésus.

Et pour encadrer ce mouvement central de la symphonie annuelle des mystères, deux autres mouvements nous invitent à parcourir en détail les étapes du salut à travers l'histoire du Christ total. Avant le duel de la mort et de la vie, voici résumée dans l'incarnation du Verbe, et manifestée aux hommes, la gloire de l'œuvre rédemptrice, depuis les préparations prophétiques jusqu'à l'attente eschatologique. Et après qu'est anéantie sur la croix la dissonance du péché pour que surgisse l'alléluia du Christ ressuscité, l'Esprit de Pentecôte entonne un chant nouveau qui convoque tous les peuples de la terre à louer, en un seul chœur, leur créateur et Seigneur, jusqu'à ce qu'il revienne. Nul chrétien, s'il ne s'accorde aux différents mouvements de cette symphonie, s'il n'en écoute les thèmes successifs, ne pourra connaître la plénitude du chant de l'Esprit qui crie en lui : *Abba, Père!*

C'est encore un cycle pascal que dessine la journée du chrétien. Le matin, où la vie recommence, non seulement lui rappelle le geste créateur de Dieu et lui annonce le siècle à venir, mais lui représente son baptême par lequel il s'est relevé avec Jésus au matin de Pâques. Le matin est une heure de prière et d'action de grâces, le moment de rejeter le monde des ténèbres et de renoncer à Satan, pour s'attacher à Jésus-Christ et le suivre tout le jour. Et le soir, tandis que décline la lumière du monde, nous contemplons la lumière éternelle du Seigneur ressuscité et nous veillons quelques instants, comme le serviteur fidèle qui attend le retour soudain de son Maître. Chaque heure a son mystère et sa grâce, comme l'exprime l'Office divin que célèbrent les moines et les prêtres pour qu'il rythme leur vie de prière et sanctifie le temps de l'Église.

De dimanche en dimanche, de Pâques en Pâques, du matin au soir, du baptême au viatique, la prière du chrétien s'inscrit dans une histoire sainte dont le Souffle divin anime la respiration, régénère le sang, rythme les pulsations. Si la prière nous est souvent difficile, n'est-ce pas faute de nous laisser pénétrer par la liturgie de l'Église, notre Mère, de

cette vie incessante qui nous porte vers la face de Dieu.

La loi du rythme qui, par une succession de temps forts et de temps faibles, règle toute notre vie de prière, régit en particulier le déroulement de la célébration liturgique. La représentation des mystères au moyen des signes sacrés exige un étalement dans le temps. On ne peut dire toute la messe en une parole, ni accomplir le sacrifice en un seul geste. Nous répétons, l'un après l'autre, les gestes du Seigneur à la Cène; nous exposons à la suite, dans un discours, les paroles de Dieu et les mots de notre prière. Ce n'est pas que Dieu l'attende pour nous communiquer sa grâce, mais c'est nous qui avons besoin de déployer la supplication ou l'action de grâces pour nous mettre en la disposition d'accueillir le don de Dieu.

L'Église le sait, qui ordonne sagement sa liturgie selon une économie harmonieuse. Savons-nous, à notre tour, percevoir et épouser ses rythmes? Nous ne pouvons, sans transition, passer du bruit de la rue ou de l'agitation des affaires, à l'action secrète des mystères. Profitons-nous des préparations ménagées dans la prière commune? On n'aborde pas la messe à l'évangile ou à la consécration. Voici d'abord le chant d'entrée, où l'Église m'interpelle et me met en face du mystère. Ai-je écouté son message, et ai-je répondu en me mettant au rythme de la communauté? Le célébrant maintenant va prier au nom de tous; il ne commence pas *ex abrupto*. Il s'adresse à tous : *Dominus vobiscum*. Est-il vrai, quand je réponds *Et cum spiritu tuo*, que j'entre en communion avec lui? Et quand il m'invite à prier : *Oremus*, ai-je profité du silence qui suit pour me recueillir et mettre mon âme au diapason de l'Église? Si j'ai suivi toutes ces préparations, alors, je puis m'asseoir, le cœur pacifié et l'esprit libre, pour écouter la parole de Dieu. Ses phrases tombent sur ma vie et la jugent; elles condamnent ce qui fait encore obstacle en moi à l'avènement du Royaume, bouleversent mon égoïsme, m'invitent au sacrifice spirituel et au don sans réserve. Le moment en approche : ce pain et ce vin que le prêtre reçoit et dépose sur l'autel sont le signe du mystère d'offrande et de sacrifice qui commence. Je me recueille, durant l'offertoire, pour pouvoir, dans un instant, me hausser au niveau de la grande prière eucharistique, ou plutôt me laisser emporter

dans l'action de grâces du Christ et de l'Église : *Sursum corda. Gratias agamus Domino Deo nostro*. Voici la grande annonce : c'est en rappelant la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, c'est en proclamant sa résurrection, c'est en attendant son retour que nous communions à sa Pâque vers le Père.

Pour me rendre tout entier accueil et tout entier don, la liturgie a fait alterner l'audition et la réponse, la passivité et l'activité. A travers ces flux et ces reflux, ma nuque raide s'est courbée, mon cœur s'est appauvri; brisé avec le Christ, je puis me relever avec lui et recevoir avidement le pain de la vie éternelle.

Qui donc prétendrait, en venant dans l'assemblée, opérer par lui-même sa conversion, conduire à son propre gré sa prière, rencontrer seul à seul le Christ, alors que le peuple de Dieu, conduit par l'Esprit de Pentecôte, est là en marche vers son Seigneur? Qui donc n'entrerait dans cet exode, ne mettrait ses pas dans les pas du troupeau pour entrer, sous la conduite du Pasteur des brebis, dans les verts pâturages? Qui donc voudrait seul passer la mer, quand la barque de l'Église peut nous prendre à son bord?

IV. LA PRIÈRE DU CHRÉTIEN TROUVE SES JUSTES CADENCES

Mais, il faut l'avouer, il n'est pas facile d'ajuster nos rythmes sur ceux de l'Église, d'entrer dans ses cadences, en un mot, de prier avec sa prière.

La liturgie, parce qu'elle est communautaire, semble nous imposer de l'extérieur ses fêtes, ses heures, son déroulement rituel. Elle nous convoque à la prière quand des tâches urgentes nous requièrent; elle met sur nos lèvres des chants de joie quand nous sommes dans la peine. Elle déploie longuement ses cérémonies quand nous nous ennuyons et elle progresse impitoyablement quand nous voudrions nous arrêter sur telle parole ou sur tel geste. Bien plus, elle semble nous prendre tantôt pour de grands dévots en nous proposant tant de messes, d'offices quotidiens, de sacrements et de rites pour toutes les actions de notre vie; tantôt pour de grands pécheurs, en exprimant une pénitence

et des jeûnes que nous ne faisons point; tantôt pour des esprits fort cultivés, quand elle nous lit des textes bibliques obscurs ou des prières difficiles; tantôt pour des ignorants, quand elle nous répète des choses élémentaires et bien connues. Comment est-il possible à chacun de s'ajuster intérieurement à un régime si complexe ?

En effet, parce que l'Église maternelle veut, par sa liturgie, dispenser à tous les richesses insondables du Christ et répondre à tous les besoins, elle s'adresse aux plus fervents comme aux plus tièdes, aux plus instruits comme aux plus simples. Mais il n'est pas requis que chacun adopte tout. Les rites sont pour les hommes et non les hommes pour les rites. Tous sont utiles et saints, mais tous ne sont pas également fructueux dans chaque cas et pour chacun. L'Église a fixé un minimum dans la participation aux sacrements. L'usage a ensuite établi des coutumes de ce qui est juste et bon pour un chrétien fidèle, un prêtre ou une religieuse. Au-delà, il reste toujours à opérer un discernement pour que chacun ajuste ses rythmes intérieurs à celui de la prière de l'Église et trouve les heureuses cadences de sa participation aux mystères liturgiques. Nul, en cette matière, ne peut juger son frère, s'il est conduit par une intention droite, parce qu'il fait plus ou moins que les autres.

Deux principes inséparables président à l'établissement d'un régime harmonieux de prière. D'une part, il convient de retenir ce qui produit dans notre vie spirituelle de plus grands fruits de foi, d'espérance et de charité. D'autre part, à fruit égal, il convient de préférer les formes de prières et de culte auxquelles l'Église reconnaît le plus de valeur. Quelques applications sont utiles pour mieux le comprendre.

Au sommet des formes du culte de l'Église se trouve la messe. En soi, elle est l'acte complet du culte puisqu'elle nourrit notre foi de la Parole de Dieu, nous insère dans la supplication et la louange de l'Église et nous associe au sacrifice pascal du Christ. Est-ce à dire que chaque fois qu'il nous sera possible de nous livrer à la prière nous choisirons de participer à une messe, pour la raison qu'il n'est rien de plus parfait, de plus saint et de plus agréable à Dieu ? Il faudrait alors s'étonner que l'Église oblige les

prêtres à réciter quotidiennement l'Office divin mais non à célébrer la sainte messe, qu'elle approuve les saluts du Saint Sacrement et les dévotions publiques, qu'elle attende d'un chrétien qu'il prie chaque jour mais n'exige de lui que la messe hebdomadaire. La participation fructueuse au sacrifice du Christ, surtout si elle inclut, comme il convient, la communion sacramentelle, suppose de la part de celui qui y participe qu'il entre activement et effectivement dans la Pâque du Seigneur, pour mourir avec lui et fructifier en vie nouvelle. Chaque fois, il doit entendre le grave avertissement de Paul : Que chacun, avant de manger ce pain et de boire cette coupe se juge lui-même, car il mange et boit son propre jugement. La fréquentation assidue du mystère de l'autel appelle une fréquentation encore plus assidue de la Parole de Dieu où notre vie est jugée à la lumière de l'évangile. Elle appelle la prière silencieuse du cœur où, sous la motion de l'Esprit, chacun jauge son acceptation de la croix du Christ. Elle suppose une vie d'ascèse. Elle entraîne une vie de charité et tend à s'épanouir dans une louange continuelle. Certes, la messe contient tout cela, mais suffit-il d'y assister fréquemment pour que notre vie en réalise le mystère ? L'harmonieuse croissance d'une vie spirituelle demandera parfois qu'on insiste plus sur l'écoute de la Parole de Dieu ou sur la louange gratuite, sur l'ascèse ou sur la charité. La proportion changera avec les individus, selon leur vocation personnelle et sociale, avec les époques de la vie et avec les âges. L'éducation d'une foi équilibrée chez les enfants, par exemple, peut demander à notre époque et dans certains milieux, qu'on insiste davantage sur l'assimilation des grandes réalités baptismales que sur la participation à de multiples messes non dominicales qui risquent, par manque d'équilibre, d'apparaître un jour comme un ritualisme exagéré qu'on rejettera.

D'une manière générale, rien n'empêchera autant de trouver les justes rythmes de notre vie sacramentaire et liturgique que de nous abandonner à l'automatisme de gestes que l'on répète par habitude. Car la vie n'est jamais automatique; elle refait chaque jour son équilibre. Les maîtres de la vie spirituelle enseignent qu'il faut savoir faire tantôt plus, tantôt moins — sans être esclaves ni de la coutume, ni d'un idéal abstrait que nous aurions pu nous fabri-

quer — pour trouver, sous la motion intérieure de l'Esprit, ce que Dieu veut pour nous.

Chaque chrétien doit trouver les cadences de sa prière, non seulement afin d'équilibrer l'ensemble de sa vie spirituelle, mais à l'intérieur même de la célébration liturgique. L'un assiste, passif, au déroulement de la cérémonie, l'autre n'a bonne conscience que s'il a lu, intégralement, dans son missel, tous les textes du propre et du commun depuis l'*Introibo* jusqu'au dernier évangile. Ni l'un ni l'autre, sans doute, n'aura trouvé la manière qui lui eût permis de se rendre parfaitement docile au mouvement spirituel du sacrifice. La messe appelle, de par sa nature même, notre participation active. Mais la liturgie n'exige pas de tous qu'ils s'associent à chaque détail de ses rites. Cela découle de la liturgie elle-même et de notre nature.

Tout d'abord la liturgie est une action complexe et organique où gestes et paroles sont dévolus à l'ensemble de l'assemblée, mais non pas tous à chacun de ses membres. Il y a des prières publiques qu'on écoute, des prières privées destinées au seul célébrant, des chants auxquels on répond. Si l'on ne respecte pas ces données, on risque de forcer les rythmes de la célébration. Combien de messes dialoguées sont devenues fatigantes et insupportables parce que, non content de répondre aux appels publics du célébrant, on y récitait encore à toutes les messes les prières du début de la messe, la réponse à l'*Orate fratres*, etc.

En second lieu, l'accomplissement public d'un geste ou la récitation commune d'une prière requiert, pour être humain, vrai et beau, un mode d'exécution dont on ne peut se départir sans risquer l'effet contraire à celui qu'on cherche. Il est une manière de réciter le *Gloria in excelsis* ou le *Pater noster* qui, loin de susciter la prière commune, l'empêche en faisant apparaître dans l'assemblée le bruit et la discorde. Il est des processions de communion qui démontrent, par leur bousculade et leur désordre, le contraire de la charité fraternelle et du respect mutuel que contient son mystère.

Enfin notre liturgie a été codifiée à la suite de stratifications historiques qui nous apportent tantôt l'expression vivante et impérissable des réalités de la foi, mais tantôt également des vestiges atrophiés de rites difficilement

reconnaissables. Leur accumulation est d'autant plus étouffante que leur état est plus mutilé. Il n'est pas toujours utile ni opportun, par exemple, au cours d'une messe lue, qui comprime en une demi-heure des éléments prévus pour une durée bien plus longue, de donner la traduction de l'introït ou de l'offertoire, versets récités, arrachés à une psalmodie disparue et qui n'accompagne plus les processions pour lesquelles ils furent créés sous la forme de chant. Mieux vaut concentrer l'attention sur les lectures proprement dites de l'épître, du psaume graduel et de l'évangile.

L'harmonie entre le déroulement de la célébration d'une part, et notre prière intérieure d'autre part, dépend non seulement du respect des rythmes vrais et profonds de la liturgie, mais aussi de notre capacité d'attention et d'assimilation. Le prêtre, qui célèbre non seulement pour Dieu et pour lui, mais aussi pour son peuple, doit le premier y prendre garde. De même que dans la promenade familiale on règle le pas sur celui du plus petit, de même le pasteur doit porter en lui la prière de tous et s'efforcer de dispenser les mystères au rythme qui convient à l'ensemble. Certains célébrants qui s'attardent à des gestes secondaires durant l'offertoire ou les ablutions, lisent si vite la Parole de Dieu que l'attention des auditeurs est découragée dès la deuxième phrase. C'est par un tempo plus grave ou plus léger que l'on peut mettre en valeur les éléments essentiels du culte, que viennent orchestrer les rites secondaires. Dans une messe, la prière du Seigneur a plus de poids que le dernier évangile, et le chant du Credo restera plus alerte que celui du dialogue de la préface.

Le pasteur doit aussi savoir que, pour permettre une prière facile et savoureuse, les gestes, les textes, les mélodies du culte public doivent être devenues familières. La liturgie a besoin d'une relative stabilité pour que les fidèles y soient à l'aise. On ne bouleverse pas tous les six mois les attitudes communes, et on n'apprend pas chaque dimanche un chant nouveau! Mais en même temps, nous le savons, tout s'use parce que notre sensibilité spirituelle s'émousse. Aussi faut-il savoir parfois décaper les signes du mystère pour réveiller l'attention de la foi par une monition, par une traduction, par une mélodie nouvelle, par un ornement neuf.

Et le fidèle qui participe ? Comment pourra-t-il sans contrainte se couler dans le mouvement de la liturgie ? On a souvent dit que la liturgie était une ascèse et qu'elle demandait un renoncement. C'est vrai et c'est bon dans la mesure où la prière de l'Église nous oblige à sortir de nous-même et à dépasser notre individualisme. Mais l'essence de la liturgie n'est pas là. La liturgie n'a pas pour but de nous rendre la prière pénible. Bien au contraire, elle veut la favoriser au maximum. Il ne doit y avoir nulle incompatibilité entre la liberté intérieure de l'Esprit et le rigoureux déroulement des rites, entre l'activité extérieure des cérémonies et la contemplation la plus intérieure.

S'il existe une contrainte, celle-ci est à chercher d'abord en nous. Elle provient soit d'un rachitisme spirituel, quand la foi est trop faible pour irriguer notre corps tout entier, pour assumer le corps de l'assemblée qui nous entoure et les signes sensibles du culte ; soit d'un orgueil secret qui nous retient de nous perdre dans le mystère célébré, de nous livrer dans le chant, de nous trahir devant les autres ; soit de notre propre rigidité qui veut superposer son propre ritualisme aux rites de la célébration. Heureux l'homme au cœur pauvre qui s'ouvre à l'admiration et qui reçoit comme un enfant la parole et le pain, qui accepte d'être rassasié par une phrase ou par un geste, sans se mettre en peine d'avoir tout compris ou tout observé ! Tantôt il attend que Dieu parle ; tantôt il s'exerce par le chant ou la prière à se rendre plus perméable ; tantôt il savoure ce qu'il lui est donné de goûter. Il est libre et son cœur est au large parce que la plénitude qu'il cherche n'est pas la sienne, ce n'est même pas celle des signes sensibles qu'on lui propose, c'est celle de l'Esprit qui se communique sans cesse au croyant de manière multiple et imprévisible.

Voulons-nous savoir si notre prière est vivante, saine et équilibrée ? Jugeons l'arbre à ses fruits. Ces fruits ne consistent pas dans le temps passé en oraison ou en cérémonies liturgiques, ni dans la quantité des exercices spirituels, ni dans l'effort qu'ils coûtent, ni dans la science que l'on possède à leur sujet, ni dans la satisfaction de l'œuvre accomplie ou le plaisir esthétique de la célébration. Tout cela appartient à l'arbre comme la branche qui portera les fruits ou la fleur qui les a précédés. Mais les fruits de la

prière chrétienne sont ceux de l'Esprit. « Or le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance en autrui, douceur et maîtrise de soi » (Gal. 5, 22). C'est, en un mot, « l'amour de Dieu qui a été répandu dans nos cœurs » (Rm. 5, 5). C'est celui qui atteste en personne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu et cohéritiers du Christ (Rm. 8, 16-27).

J. GELINEAU.